



Papa où t'es ?

Eternel déraciné, gangster devenu poète, le Cambodgien Kosal Khiev croyait son père mort. Jusqu'à ce qu'un message arrive de France. TEXTE ÉLÉONORE SOK-HALKOVICH. ILLUSTRATIONS ALEKSI CAVAILLEZ

Kosal sort de la voiture, claque la portière et allume une cigarette, tendu. Sa mâchoire se contracte lorsqu'il se tourne vers le restaurant. Dans une minute, il va rencontrer son père. Pour la première fois. A quelques mètres, sur la terrasse où s'alignent les tables blanches, un vieil homme attend. Dans ce camping de Fréjus, le temps semble être suspendu. Seul résonne l'air nostalgique d'une chanson cambodgienne. Kosal, le fils, surgit des escaliers. Sophal, le père, se retourne, impavide. Ils se font face. Dans leurs esprits, c'est une histoire longue et douloureuse qui se réécrit.

Kosal est né en Thaïlande en 1980, dans le camp de réfugiés cambodgiens où ses parents se sont rencontrés. Ils ont fui l'horreur du régime khmer rouge qui, de 1975 à 1979, a fait près de deux millions de morts. Sophal et son épouse Sambo, déjà veuve et mère de six enfants, veulent partir le plus loin possible. Ils font une demande d'asile aux Etats-Unis. Rejetée. La famille de Sambo conseille à celle-ci de tenter sa chance à nouveau, mais cette fois seule avec ses enfants. Miracle : ça marche. Elle s'envole pour l'Amérique, sans son mari. Ils ne se reverront jamais. Pour seule explication, elle dira à Kosal que son père est mort. La famille débarque en Cali-

fornie et s'installe à Santa Ana, une banlieue proche de Los Angeles. Kosal grandit dans un deux-pièces avec ses trois demi-frères, trois demi-sœurs, sa mère et sa grand-mère. Pour s'en sortir, Sambo cumule trois petits boulots. La famille vit repliée sur elle-même. « Ils étaient traumatisés, ils ne parlaient pas du passé et ma mère était trop occupée pour faire attention à moi », raconte Kosal.

Au milieu des taulards, il prend la parole comme il monterait sur un ring

Le petit Khméricain s'exprime à travers l'écriture de poèmes qui parlent de solitude et de mort. Et se réfugie dans la rue. Sauf que

son quartier, c'est le territoire des *bad boys* de la West Coast. A 13 ans, il entre dans le gang des Tiny Rascals, l'un des plus importants gangs asiatiques des Etats-Unis. Pour se faire respecter, les Rascals n'hésitent pas à employer la force. Inquiète, la mère de Kosal l'envoie dans une maison de redressement tenue par des chrétiens en Louisiane : la New Bethany Home for Boys and Girls. « C'était un camp de travail pour esclaves. J'ai essayé de m'échapper deux fois. La première, on a parcouru des kilomètres à deux à travers des marais pendant une nuit et un jour. Quand on nous a rattrapés, les prêtres nous ont fait passer la nuit entière le nez collé contre un mur. La seconde fois, un prêtre m'a dit : "Tu aimes courir ? Eh bien vas-y, cours." Et il m'a forcé à tourner en rond sous le soleil jusqu'à ce que je m'évanouisse. »

De retour en ville, le gang lui confie une mission : tuer un adversaire. Il accepte. « J'étais devenu un petit soldat, ils étaient ma famille », explique-t-il aujourd'hui. Il déclenche une fusillade au beau milieu d'une fête avec deux complices. Ils manquent leur cible mais blessent trois personnes. Arrêté, Kosal plaide coupable. Il a 16 ans. Il va en passer quatorze en prison.

Kosal et Sophal s'observent longuement. Puis tombent dans les bras l'un de l'autre. Ces retrouvailles, Kosal n'osait même pas les

imaginer. Sa mère a fini par lui avouer la vérité : non, son père n'est pas mort. Ce qu'elle ignorait, en revanche, c'est que Sophal a émigré en France et a refait sa vie à Fréjus, où il est devenu cuisinier dans ce restaurant de camping. Il s'est remarié et a eu trois filles. Sophal installe son fils à table et lui prépare à manger. Père et fils ont la même gueule burinée, le même physique sec, la même peau parsemée de tatouages. Des formules de protection sur le torse de Sophal, le journal d'une vie de gangster sur celui de Kosal. Sur son bras, en lettres capitales, « *Abandoned* », et des dessins de créatures étranges qu'il s'est lui-même tatoués en prison. « En cellule, j'ai cru devenir fou, raconte-t-il. Un jour, je me suis regardé dans un petit miroir brisé. Je me suis revu enfant, et cette image m'a dit : "C'est comme ça que tu vas finir ?" Je lui ai promis de me battre. »

Derrière les barreaux, il se plonge dans la lecture : Poe, Steinbeck, Neruda, Dumas. Puis il écrit. Dans ses textes, il mêle ses nouvelles influences à ses premières amours, le gangsta rap de Tupac, LL Cool J ou NWA. La prison organise des ateliers de *spoken word*, de la poésie déclamée. Au milieu des taulards, il prend la parole comme il grimperait sur un ring. Kosal balance son *flow*, fait saillir les mots : « *I've been numb, made to be dumb, made with legs with wings to reach the sun, but*

I was clipped with a gun, knees broken come morning, crumbling in crumbs » (J'étais insensible, fait pour être stupide, fait avec des jambes et des ailes pour voler vers le soleil, mais j'ai été heurté par un flingue, genoux brisés au petit matin, tombant en miettes). C'est l'ovation. Et la voie du salut. Il l'analyse aujourd'hui comme « un processus de guérison pour des gars pleins de haine ».

« J'en veux à mon pays. J'avais purgé ma peine et ils m'ont abandonné »

En 2011, Kosal a 30 ans. Il a passé la moitié de sa vie à l'ombre. Mais alors qu'il s'apprête à recouvrer la liberté, c'est la double peine : il est déporté au Cambodge. Sans pouvoir dire au revoir à sa famille. Aux Etats-Unis, les ressortissants cambodgiens ont pourtant obtenu le statut de réfugiés, mais la loi d'immigration de 2002 les menace de déportation en cas de crime ou de délit. Suite à un accord avec le gouvernement cambodgien, la loi prend effet l'année de sa libération. Sa mère avait quitté le Cambodge pour un avenir meilleur, Kosal fait le chemin inverse pour un exil forcé. Il est banni à vie. « J'en veux à mon pays. J'avais accepté mes fautes, purgé ma peine et ils m'ont abandonné. »

Il atterrit dans une contrée dont il ne connaît pas la culture ni la langue, avec seulement une valise et une « aide » à l'immigration »

» de 71 dollars. A Phnom Penh, ça grouille, les couleurs piquent les yeux, le soleil brûle la peau et Kosal ne sait même pas traverser la rue au milieu des motos. Comment reconstruire sa vie? Le poète va faire de ses faiblesses une force. Il apprend le khmer, enchaîne les petits boulots et poursuit son travail d'écriture. La capitale est en pleine *movida*, expats et citadins sont avides de culture et de nouveauté. Kosal rencontre d'autres *returnees*, eux aussi déportés. Certains se sont relancés dans le business de la drogue. Lui trouve sa voie auprès d'un couple d'artistes américains ayant fondé le Studio Revolt. Ils mettent en scène et en images ses performances. Dans la vidéo « *Why I Write* » (Pourquoi j'écris), torse nu, Kosal crache sa rage : « *I write for the single mothers and brothers, about the struggle and hustle and bustle of the city where empty bellies rumble* » (J'écris pour les mères et les frères seuls, pour les luttes et le tohu-bohu dans la ville où grondent les ventres vides). La jeunesse cambodgienne est en mal de modèles, Kosal devient leur porte-voix. « Les jeunes s'identifient à mon combat car il est universel, la souffrance est partout, spécialement ici où ils se sentent délaissés. »

L'artiste poursuit son ascension et se produit lors d'événements internationaux, comme la soirée TEDx Phnom Penh (Technology, Entertainment and Design). En 2012, il est choisi pour représenter le Cambodge aux Olympiades de la culture, le plus grand rassemblement de poètes au monde organisé en marge des Jeux olympiques de Londres. De l'autre côté de la Manche, sa famille paternelle ne se doute encore de rien.

**« Mon père est ton père.
Tu lui manques »**

Sur la terrasse du restaurant, le soleil décline, les clients passent du pastis aux pizzas. Les trois filles de Sophal arrivent du travail. Caroline, 22 ans, Laetitia, 24 ans, et Saphir, 25 ans, découvrent leur nouveau *brother*. Les premiers échanges sont timides. La communication se fait en pointillé, car elles parlent peu anglais et comprennent à peine le khmer. Son fils, Sophal n'en a parlé à personne. Jusqu'en 2000, année où il retourne au Cambodge et laisse son adresse dans le village de Sambo. Dès lors, il se met à la recherche de son enfant avec pour seule arme le cliché jauni d'un bébé. Plus tard, il se confie à ses filles. Elles découvrent un pan de vie entier de leur père, qu'elles sentent parfois ailleurs.



« Les mots d'amour sont des murmures. L'âme des hommes blessés produit à jamais un bruit fracassant. »

Touchée par sa tristesse, Laetitia enquête sur internet, sans succès. Jusqu'à ce soir de mars 2013, où elle tombe sur le site Spoken Kosal. « J'ai reconnu le visage de mon père dans celui de Kosal. Je savais que c'était lui », se remémore-t-elle. Elle demande son demi-frère en ami sur Facebook et lui envoie le cliché du bébé. « Est-ce toi? » s'affiche sur l'écran de Kosal à l'autre bout du monde. « Oui. Où as-tu eu cette photo? » « Elle est à mon père. Mon père est ton père. Tu lui manques », lui écrit l'inconnue. Pour Kosal, c'est le choc. Ses sentiments se bousculent : joie, colère, amertume. Et espoir. Il profite d'un festival de poésie à Berlin en juin dernier pour faire un crochet dans le sud de la France. Et retrouver son père.

A mesure que la nuit tombe, les doutes s'effacent et la tribu se rapproche. « Je suis venu ici sans rien attendre, lâche Kosal. J'avais juste peur qu'ils ne m'aient pas, mais je vois qu'ils sont aussi heureux que moi. C'est étrange, j'ai perdu une maison et j'en trouve une nouvelle. » Alors, pour les remercier, il se lève et, face à sa famille, aux serveurs complices et aux résidents du camping attendris, il improvise une performance de *spoken word* : « *Love's spoken word is spoken in whispers. Forever loud is hurt men's soul with shatter. Be caught, be blessed, because love should be merciful upon your death* » (Les mots d'amour sont des murmures. L'âme des hommes blessés produit à jamais un bruit fracassant.

Soyez épris, soyez béni, car l'amour sera miséricorde dans l'autre vie). Ses sœurs ne comprennent pas tout, mais elles ressentent la puissance de ses mots, la rage de ses gestes. Des larmes roulent sur leurs joues. Son père le contemple avec fierté. « C'est mon fils », articule-t-il un peu confus, avant de se ressaisir pour sabrer le champagne et pousser la sono. De la disco-pop cambodgienne résonne dans tout le camping. La famille n'aura qu'une semaine pour apprendre à se connaître mais ils se reverront. Sophal veut prendre sa retraite au Cambodge, et les filles ont promis d'aller rendre visite à leur frère. « La seule chose dont je puisse encore rêver, c'est d'organiser un jour de grandes retrouvailles avec toute ma famille », murmure Kosal. Il a foi en l'avenir, son prénom veut dire « bon karma » en khmer. ♦

ÉLÉONORE SOK-HALKOVICH
25 ans

Elle s'est essayée au *spoken word*, mais est quand même nettement meilleure en prose.



Écoutez Kosal Khiev en vidéo sur neonmag.fr